

SCRIBES DE DIEU

Les évangélistes

Claude Parizet.

Avant propos

Même si les hommes s'effacent devant leurs œuvres, il n'en est pas moins vrai que ce sont eux, les hommes, qui ont écrit les pages de la Bible !

Visités par le Souffle divin, inspirés de Dieu, ils n'en sont pas moins des hommes au plein sens du terme. Des hommes, avec leur vécu, leur histoire, leurs aventures, leurs combats... des hommes avec leurs émotions, leurs déceptions, leur enthousiasme... Dans les Écritures, on ressent toute la richesse de ces hommes. Ils restent bien incarnés de leur temps, bien immergés dans leur culture.

En dehors de ce que leurs écrits nous disent sur eux-mêmes (et ils disent bien peu !), on les connaît assez mal. L'histoire est restée discrète à leur sujet.

C'est pour tenter de mieux les connaître que nous avons rédigé cet opuscule sans prétention. En laissant parler notamment les anciens, les pères de l'Église, comme on les appelle, ces historiens de l'antiquité.

Nous avons brièvement et dans la mesure où il est encore possible de les atteindre, tenté d'en dire un peu plus sur ces « scribes de Dieu ».

Dans le secret des bibliothèques dorment encore des mines d'information... qui attendent le visiteur.

Nous avons entrouvert quelques portes, afin partager bien modestement nos découvertes, avec ceux que cela intéresse.

Matthieu

L'aigle de Rome ne s'était pas encore abattu sur Jérusalem pour y semer la ruine et la mort.

Malgré le joug pesant de l'occupation des légions, et les quelques vives répressions contre les disciples de la secte des compagnons de Jésus de Nazareth, la Judée connaissait une paix relative.

La nuit était tombée depuis longtemps. Sous le beau ciel étoilé de l'Orient, le village dormait. Seuls quelques aboiements de chiens, éveillés au passage d'un animal nocturne, troublaient le silence.

Le regard était attiré par une lueur jaunâtre, vacillante, qui découpait le cadre de l'étroite et haute fenêtre d'une petite maison basse ; une maison paysanne semblable à toutes les autres. En s'approchant, on aurait pu voir ce qui se passait dans cette humble demeure.

Un homme était assis à même le sol, les jambes croisées, près d'une table basse faiblement éclairée par deux petites lampes à huile. La pièce était quasiment vide.

L'homme semblait absorbé par sa tâche. Un calame à la main, c'est-à-dire une tige de roseau taillée en pointe, et devant lui, un petit pot de terre dans lequel il trempait son calame de temps en temps, il traçait avec soin des signes sur un parchemin. Deux feuilles déjà couvertes d'écriture, étaient roulées sur le bord de la table et quelques autres posées à même le sol...

Qui aurait pu dire, sous ces humbles apparences que cet homme était, d'une certaine manière, le secrétaire du Dieu vivant, le scribe officiel du Roi des rois ! Inspiré par le Souffle d'en haut, il fixait ainsi sa Parole Sainte pour l'humanité entière ... afin que le souvenir s'en conserve (Exode 17.14), afin que chacun puisse l'entendre et en vivre.

Naturellement aucun document de l'époque ne décrit une telle scène. Cependant il est facile de s'imaginer ainsi Matthieu lorsqu'il rédigeait son Evangile. Nous ne sommes sans doute pas très loin de la vérité historique.

Qui est cet homme ?

Mais qui est donc ce Matthieu... Que sait-on de lui... De ses origines, de son histoire, de sa vie, de son ministère au service du Christ... de sa mort ?

Dans le texte grec du Nouveau Testament, Matthieu se dit « Matthaïos ». Ce nom vient de l'hébreu Mattitya qui peut se traduire par « don de l'Éternel ». Nom prédestiné pour un homme de Dieu !

Chez les Hébreux, chaque nom avait une signification. On retrouve dans la Bible un certain nombre de personnages portant des noms très proches ou ayant le même sens. Par exemple Mattathias qui fut le nom de deux ancêtres de Jésus (Luc 3.25-26).

Il y a aussi Matthias qui est probablement une variation de Mattathias. Un homme ainsi nommé rejoignit les disciples de Jésus à partir du baptême de celui-ci. Témoin de la résurrection du Maître, il fut désigné par les apôtres après l'Ascension pour remplacer Judas le traître, dans le collège des douze (Actes des Apôtres 1.21-26).

Matthieu l'évangéliste naquit dans la belle province de Galilée sans qu'il soit possible de préciser le lieu exact. Nous ne disposons d'aucun renseignement sur ses origines ou sa

parenté, sauf le nom de son père. Marc 2.14, nous dit qu'il était le fils d'un certain Alphée... dont on ne sait rien.

Un collecteur d'impôts

Nous savons qu'il était Juif et qu'il exerçait la profession de collecteur d'impôts ou publicain. Cette profession, dont nous parlerons dans un instant, faisait de lui un individu suspect et peu aimé en Israël.

Dans l'Évangile, Matthieu est aussi appelé Lévi (Marc 2.14 et Luc 5.37). Il semble qu'il s'agisse d'un surnom. L'usage des surnoms était fréquent en Israël. Lévi signifie « attachement ».

Flavius Josèphe, historien Juif, parle de cette coutume. Il cite par exemple le cas du grand prêtre Joseph – Caiïphe.

Certains pensent que le nom de Matthieu figurant sur les listes des douze apôtres, fut préféré à celui de Lévi pour la richesse de sa signification spirituelle ? Il reste difficile de trancher... et finalement cela n'a sans doute pas grande importance.

Arrêtons-nous quelque peu sur la profession de notre personnage. Un publicain était une sorte de fonctionnaire du fisc au service de l'occupant : un receveur ou un percepteur d'impôts. Dans tous les pays qu'ils dominaient, les Romains avaient institué un système d'imposition assez sophistiqué et en tout cas très efficace.

De ce fait, parmi les Juifs le nom et l'emploi de publicain étaient particulièrement odieux, car ces fonctionnaires étaient regardés comme des collaborateurs directs de l'occupant.

La nation juive se piquait particulièrement de liberté et ne pouvait, qu'avec une extrême répugnance, voir le publicain exiger avec rigueur et parfois par la force, les lourdes taxes et les impôts ordonnés par les Romains.

Les Galiléens supportaient fort mal cette servitude et l'histoire a gardé la trace de quelques révoltes mémorables, particulièrement celle des partisans d'un certain Judas dit le Gaulonite, un nationaliste farouche, plus ou moins clandestin, et dont la réaction se termina dans un horrible bain de sang.

Un autre publicain, Zachée apparaît en bonne place dans l'Évangile (Luc 19.1). Zachée était un chef, Matthieu sans doute un simple employé. Les Juifs reprochaient à Jésus d'être « l'ami des publicains et des pécheurs » (Luc 7.34). Cela a certainement contribué à élargir le fossé qui séparait le Rabbi de ces religieux de son temps à l'esprit étroit, fanatiques et intolérants.

Au-delà de la profession, Jésus regardait au cœur de l'homme. Loin de soutenir le péché, il aimait le pécheur. Chaque être humain était pour lui une âme à sauver. Son amour le poussait à aller chercher la brebis perdue, là où elle se trouvait. Aucun être humain, si bas tombé, ne peut être abandonné de Dieu et demeurer en dehors de son amour.

Sa ville

Matthieu habitait la ville de Capernaüm (ou Capharnaüm), toute proche du lac de Tibériade, un joyau de la nature. Capernaüm était alors un bourg d'une certaine importance. Son nom (en Hébreu) signifie « Champ de joie » ou « champ de beauté ».

C'est à Capernaüm que se trouvait également la maison de Pierre, le disciple fidèle, qui tant de fois, accueillit Jésus dans sa demeure... une demeure sans doute assez modeste.

Dans l'ensemble, en ce temps là, les demeures sont très simples. Deux pièces seulement. La première au sol de terre battue est de plain-pied avec la cour. On y entrepose les objets domestiques et éventuellement, elle sert d'étable pour une chèvre, un mouton ou un âne ! La seconde pièce qui ouvre sur la première est la pièce principale. Elle sert à la fois, de cuisine de salle à manger et de chambre à coucher. Elle est éclairée par une étroite fenêtre. On y trouve quelques gros pots de terre dans lesquels on range la nourriture, et divers plats et ustensiles de cuisine, communs à l'époque. Sur une petite niche on entrepose les lampes à huiles... et au long du mur, dans un coin, les nattes qu'on étendra le soir au milieu de la pièce, pour dormir...

En été, quand il fait très chaud, on dort sur le toit plat de la maison. Un escalier de pierre accolé au mur y donne accès du dehors. Les villageois couchent souvent à la belle étoile... C'est ainsi qu'on peut imaginer la maison de Pierre dans laquelle Jésus séjournait si souvent. La maison de Marie et de Joseph, à Nazareth, devait être semblable.

On visite encore à Joppé en Israël, la maison de Simon le corroyeur. Sur la terrasse de cette maison, où il séjournait, Pierre eut une vision extraordinaire (Actes 10.9-16). La maison ressemble certainement beaucoup à celle de Capernaüm.

Capernaüm est un site archéologique important, Il ne reste aujourd'hui du village que des ruines...conséquentes tout de même. La plus célèbre est sans doute celle de l'antique synagogue assez bien conservée. Certains prétendent qu'elle pourrait dater du temps de Jésus (?) En tout cas, tous ceux qui ont le privilège de visiter Israël, parlent de leur émotion en contemplant ces pierres et en pensant que c'est peut-être là, à cet endroit même, que Jésus a séjourné à de nombreuses reprises.

Ce fut sans doute dans cette ville que Jésus rencontra Matthieu et qu'il l'appela à le suivre. On sait qu'il existait à Capernaüm un bureau de péage. Quelques anciens, précisent que le bureau des péages, se trouvait sur la route, à l'entrée de la ville. Pour Matthieu la rencontre avec Jésus fut un jour de fête. L'Évangile a retenu qu'il fit à cette occasion un grand repas où furent invités ses amis et ses anciens collègues... et Jésus lui-même, que cette cohabitation ne dérangeait aucunement... contrairement à ses coreligionnaires. Rencontrer Jésus est toujours une invitation à la joie.

Sa vie

Enfin, nous l'avons dit, on sait assez peu de chose sur le personnage de Matthieu.

Les auteurs anciens nous ont laissé tout de même quelques détails intéressants. Clément d'Alexandrie par exemple, assure que Matthieu vivait très sobrement, qu'il ne mangeait jamais de viande et qu'il se contentait pour nourriture de fruits de légumes et... d'herbes.

On sait aussi par le témoignage de ces écrivains de l'antiquité, qu'après le départ de Jésus, Matthieu prêcha l'Évangile en Perse et chez les Parthes.

D'autres parlent de l'Éthiopie comme cadre de son ministère, mais rien ne s'oppose, à ce qu'à l'exemple de Paul, Matthieu ait visité plusieurs champs missionnaires.

Selon une vieille tradition, Matthieu aurait été un jour condamné au bûcher, mais grâce à ses prières ferventes et à la puissance de sa foi, il aurait vaincu les flammes et serait sorti indemne. Ce fait serait à rapprocher d'un épisode de l'Ancien Testament rapporté par le prophète Daniel (Daniel 3.13-26).

Un autre auteur chrétien peu connu, un certain Abdias, évoque les conditions du martyr de Matthieu.

Il raconte qu'Hirtacus, roi d'Éthiopie, souhaitait épouser Iphigénie, sa nièce, la fille de son frère, qui était chrétienne.

Avec l'audace de Jean le Baptiste, Matthieu aurait alors, sans ménagement, signifié au roi qu'il commettrait une faute grave en faisant cela. Cette histoire n'est pas sans rappeler celle du prophète et de ses démêlés avec le roi Hérode.

Irrité et très en colère, Hirtacus envoya ses gardes et fit décapiter Matthieu sur le champ pour lui imposer le silence.

Le roi voulu ensuite, poursuit le récit d'Abdias, faire brûler Iphigénie la chrétienne en incendiant sa maison. Mais les flammes, portées par un vent violent, se retournèrent contre la propre demeure du roi et celle-ci fut entièrement détruite.

Même s'il faut faire quelques réserves sur l'authenticité de cette tradition populaire, elle est intéressante dans le sens où elle témoigne que Matthieu a laissé dans l'Église primitive, le témoignage d'un homme de Dieu, fidèle et zélé, capable de donner sa vie pour la cause de Christ, qu'il annonçait avec ardeur et dans la force de l'Esprit qui l'animait.

L'auteur de l'Évangile

Si on accepte le témoignage d'Irénée, d'Eusèbe, de Jean Chrysostome et de quelques autres Pères de l'Église, Matthieu écrivit son Évangile avant de quitter la Judée pour aller au loin prêcher la Bonne Nouvelle. Ce furent ses frères de Palestine qui lui demandèrent de laisser par écrit ce qui leur avait été dit de vive voix. Avant d'être écrit, c'est oralement que fut transmis l'Évangile. Il est important de s'en souvenir.

Jésus parlait Araméen. C'était la langue parlée alors en Palestine par l'ensemble de la population. C'est donc naturellement en araméen que Matthieu écrivit. Il pourrait avoir commencé son oeuvre dans les années cinquante, soit une vingtaine d'années après le départ de Jésus.

Selon certaines sources anciennes, Matthieu se serait mis à l'œuvre dans les moments de la dispersion des chrétiens, au moment de la persécution dans laquelle se situe la mort violente d'Étienne, le premier martyr chrétien (Actes des Apôtres 7.54-60).

Cet Évangile fut donc écrit pour les chrétiens d'origine juive qui demeuraient encore en Palestine.

Peu après, ces chrétiens s'enfuirent à Pella, à l'est du Jourdain, juste avant que les légions romaines n'engagent le siège de Jérusalem. On sait que ce siège particulièrement dur, se termina par la prise de la ville, la destruction du Temple, et l'horrible massacre de la population. C'était en l'an 70.

On sait aussi que ce fut cet événement dramatique qui provoqua la grande dispersion (la diaspora) du peuple Juif au milieu des nations. De Pella, l'Évangile se répandit en décapole et dans tout le pays au-delà du Jourdain. Ce fut la source d'une grande bénédiction.

Eusèbe de Césarée en témoigne vers l'an 300. Nous pouvons puiser dans les œuvres généreuses de ces auteurs anciens, de nombreuses et précieuses informations proches des événements.

L'Évangile en hébreu dont ils, parlent, connu donc une certaine diffusion, Malheureusement il fut trop vite altéré par des copistes peu scrupuleux qui le transformèrent en y faisant nombre d'ajouts provenant de sources diverses. Il devint vite suspect à cause de ses multiples gloses qui l'altéraient.

Il passa ensuite aux mains des Ebionites qui le transformèrent encore et l'adoptèrent, pensant qu'il soutenait leur doctrine. Selon Tertullien et Origène, les Ebionites, disciples d'un certain Ebion leur fondateur, étaient des Juifs convertis à la foi chrétienne, mais qui voulaient conserver la pratique de la loi de Moïse qu'ils considéraient comme salvatrice. Ils tombèrent également dans l'hérésie au sujet de la divinité de Jésus qu'ils refusaient. Jésus n'était pour eux qu'un prophète comme les autres. De plus, ils refusaient systématiquement les écrits de Paul..

Bref, l'Évangile Araméen fut abandonné par l'ensemble des communautés qui s'attachèrent à l'Évangile grec de Matthieu que nous connaissons aujourd'hui et qui seul est canonique.

L'Évangile qui porte son nom, fut rédigé par Matthieu sans doute à partir de son premier écrit, dans les années 60 -65. Notons que cet Évangile hébreu était sans doute assez réduit par rapport au texte Grec. Cela en tout cas, repose sur de solides traditions.

L'Évangile

La particularité de l'Évangile selon Matthieu, c'est l'insistance de l'auteur sur les paroles du Maître. Elles sont plus nombreuses en son texte que dans les autres. En revanche, il raconte les gestes et les miracles de Jésus de façon plus schématique. Chaque évangéliste à son style.

Matthieu a construit son œuvre autour de cinq grands discours de Jésus, dans lesquels il a rassemblé des paroles prononcées en diverses occasions.

Ces discours sont :

Le sermon sur la montagne (Ch 5, 6 et 7)

Les instructions aux missionnaires (Ch 10)

Les paraboles du Royaume (ch 13)

Les conseils donnés à la communauté chrétienne (Ch 18)

Comment vivre en attendant la fin des temps (ch 23, 24, 25)

Matthieu n'a pas fait pas une œuvre de biographe de Jésus, ou de journaliste reporter cherchant scrupuleusement l'exactitude historique des faits. Son souci est de faire de la théologie, c'est-à-dire de révéler le sens profond des choses et de conduire ses lecteurs à une authentique rencontre personnelle avec le Christ toujours vivant.

En conclusion, il nous reste à inviter nos lecteurs à lire maintenant le texte de Matthieu. La Bonne Nouvelle attend chacun de nous.

Marc

Un nuage venait de voiler la lune dont la clarté blafarde baignait le jardin des oliviers. Il était tard. Dans la colline, on devinait derrière les remparts, la silhouette de la ville. Jérusalem dormait.

Quelques flambeaux perçaient la nuit. Depuis les tours de la forteresse Antonia qui surplombait le temple, les légionnaires de Rome veillaient.

En ce temps de la Pâque, dans la ville surpeuplée, les troubles étaient fréquents.

Sur le mont des Oliviers, le jardin était calme. La plupart des disciples de Jésus dormaient sous les arbres, enroulés dans leur manteau.

Bientôt on entendit comme un bruit de pas. Un groupe était en marche. Cela devenait une cadence, un rythme, accompagné d'un cliquetis d'armes.

Des hommes apparurent. Certains portaient des torches. Des boucliers brillants renvoyaient le rouge des flammes. Des épées scintillaient.

En tête marchait Judas.

On connaît la suite : le baiser du traître, l'arrestation de Jésus, l'affolement des disciples (Marc 14.32-52).

Un jeune homme, sans doute venu tardivement rejoindre les disciples, tenta de s'enfuir en profitant de la panique générale. Il était simplement vêtu d'un drap dont il faisait une toge.

Un garde le poursuivit. Il se saisit de lui. Mais agile, le jeune fuyard abandonna son vêtement aux mains de l'ennemi et sauva tout nu (Marc 14.51).

Ce curieux détail apparaît dans le texte d'un l'Évangile. On ignore le nom de ce jeune homme, mais toute la tradition le désigne : Il s'agit de Marc, l'auteur du second Évangile.

Seul en effet l'Évangile de Marc rapporte ce détail. Il semble bien naturel qu'il provienne directement de celui qui a vécu cette aventure... inoubliable.

Un autre texte, tiré du même Évangile, parle d'un jeune homme « qui portait une cruche » Beaucoup de commentateurs anciens pensent qu'il pourrait s'agir du même personnage (Marc 14.13).

Un nom romain

Marcos (Marc) est un nom que l'on retrouve huit fois dans le texte du Nouveau Testament. Ce nom est la transcription d'un prénom romain : *Marcus*. En latin, *Marcus* signifie marteau.

Ce prénom évoque donc l'idée de force, de puissance, de travail de courage. Il était commun à cette époque. On le retrouve dans beaucoup de documents et gravé sur de nombreux tombeaux.

En dépit des préventions naturelles que les Juifs avaient pour les Romains qui occupaient leur pays par la force, ils acceptaient volontiers des prénoms romains accolés à leur nom hébreu. On dit que parfois que les Romains qui parlaient latin, écorchait ou prononçaient mal les noms hébreux... et cela dérangeait beaucoup ceux qui portaient ces noms !

Marc en tout cas portait bien les deux prénoms : Le prénom romain *Marc* tandis que son nom juif de naissance était *Jean*. *Jean*, en hébreu *Yokhana*, est un nom hébreu.

La Bible le désigne parfois par ses deux prénoms : Jean-Marc (Actes 12.12 ; Actes 12.25 ; Actes 15.37), et parfois par son seul nom juif : Jean (Actes 13.5 et 13) ou encore sous son seul nom romain : Marc (Actes 15.39, Colossiens 4.10, 2 Timothée 4.11 ; 1 Pierre 5.13).

Mais de l'avis des spécialistes, il s'agit bien du même personnage.

Les dix mentions bibliques de Jean-Marc, Marc, ou Jean, se rapportent bien toutes à l'auteur de l'Évangile.

C'est dans le livre des Actes des Apôtres écrit par Luc que l'on trouve la première mention de Marc (Actes 12.12). Il est simplement désigné comme le fils d'une Juive de Jérusalem dont le nom était Marie. C'est chez cette Marie que les chrétiens se réunissaient en cachette pour prier lors de la persécution de l'Eglise par Hérode Agrippa 1^{er}, le petit fils d'Hérode le Grand, qui fut responsable du terrible massacre des enfants de Bethléem au temps de la naissance de Jésus.

La persécution des croyants

Par ses bassesses, ses intrigues, ses mensonges, Hérode Agrippa obtint de Claude, empereur de Rome, le gouvernement de la Judée. Pour plaire aux religieux Juifs, il déclancha une persécution contre les chrétiens. C'était en l'an 44. Mais Agrippa ne profita pas longtemps de ses basses œuvres car il décéda la même année dans d'atroces souffrances ainsi qu'en témoigne la Bible.

Le chapitre 12 des Actes des Apôtres raconte comment Pierre fut arrêté par les soldats d'Hérode et incarcéré sans ménagement. Toute évasion était impossible. De nombreux soldats en armes gardaient étroitement le prisonnier qui devait être jugé le lendemain.

Le texte raconte comment une extraordinaire lumière inonda soudain la sombre cellule. Pierre dormait allongé sur le sol de terre battue. Un ange le réveilla. Les chaînes tombèrent alors de ses mains et de ses chevilles... puis les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, sans aucune intervention humaine. Pierre se retrouva seul dans la rue. Il était libre. Les soldats n'avaient rien vu, rien entendu.

Sans aucun doute, ce prodige était le fruit des prières ferventes qui sans cesse, du fond du cœur des croyants, montaient vers le ciel... depuis la maison de Jean-Marc où, nous l'avons dit, les chrétiens se réunissaient.

Bientôt Pierre frappa à la porte de la maison de Marie... son seul refuge. Une servante hésitante lui ouvrit. On imagine facilement la joie des chrétiens.

Pierre ne resta pas longtemps avec eux ; il confia aux disciples le soin de témoigner de sa miraculeuse libération (Actes 12.12), et s'éloigna du tyran.

Tout jeune encore, Marc pouvait donc réaliser ce qu'est la puissance de Dieu agissant dans la vie des hommes. Il pouvait aussi comprendre le sérieux d'un véritable engagement chrétien.

Plusieurs détails de ces récits permettent de mieux connaître le milieu dans lequel a dû vivre le jeune homme. Comme la plupart des maisons de ce temps là, la maison de Marie avait au minimum, un grand vestibule et une pièce spacieuse pour accueillir de nombreuses personnes. Une servante était là... une esclave peut-être ? Tout indique en tout cas une certaine aisance matérielle. L'épisode montre aussi que Marie avait une place importante parmi les membres de la communauté chrétienne.

Certaines traditions anciennes voudraient situer dans la maison de Marie, le repas de la Sainte Cène et le lieu où survint l'effusion de l'Esprit le jour de la Pentecôte... mais ces localisations sont bien incertaines. Il convient de les accueillir avec réserve.

On a aussi prétendu parmi les anciens, que le jeune Jean-Marc pouvait avoir fait partie de la mission des soixante dix que Jésus envoya annoncer le Royaume de Dieu (Luc 10). Papias, qui écrivait au second siècle ne semble pas partager cette impression car écrit : « Marc, l'auteur de l'Evangile, n'a ni entendu, ni suivi le Seigneur ». Cette citation, assez vague c'est vrai, nous laisse dans l'incertitude.

C'est sans doute une ou deux années après la merveilleuse délivrance de Pierre, donc en 45 ou 46, que Barnabas et Saul (Paul) vinrent d'Antioche à Jérusalem.

Une famine à Jérusalem

Une sévère famine sévissait alors en Judée. La vie y était très difficile. Les apôtres avaient organisé une véritable chaîne de solidarité pour apporter des dons des autres Eglises. Il fallait aider les frères de Jérusalem particulièrement dans le besoin (Actes 11.28-40). Un tel élan d'amour était bien un signe de la vitalité spirituelle des premiers croyants dont Tertullien assure qu'on disait « Voyez comme ils s'aiment ».

Jean-Marc était en famille avec Barnabas ; un parent proche ; sans doute cousin germain. Le mot grec *anepsios* indique cette parenté (Colossiens 4.10). Cela veut dire que Marie, la mère de Marc devait être la sœur de la mère ou du père de Barnabas. Et lorsque l'on sait que Barnabas était Lévite, c'est-à-dire qu'il appartenait à la tribu juive de Lévi (Actes 4.36), donc de fonction sacerdotale... on peut se demander si Marc n'appartenait pas non plus à cette tribu. Pourtant il ne peut s'agir d'une certitude, car seuls les hommes transmettaient la fonction sacerdotale.

Il est possible par contre que ce soit dans l'hospitalière maison de Marie que les deux voyageurs descendirent.

Marc dû leur rendre de précieux services dans le travail pratique pour l'attribution des secours. Sans doute apprécierent-ils son zèle. Peut-être leur confia-t-il son désir de servir le Seigneur ? En tout cas, lorsqu'ils repartirent pour Antioche... ils emmenèrent Marc avec eux (Actes 12.25). Pour Marc, ce fut le grand départ.

Antioche

L'Eglise d'Antioche, ville importante et capitale de Syrie, se développait rapidement. Les ministères spirituels s'y multipliaient (Actes 13.1-3) : Enseignants, prophètes, missionnaires... Il fallait de nombreux collaborateurs. Dieu suscitait des vocations.

Pendant que les chrétiens étaient appliqués à la prière commune, L'Esprit Saint se manifesta par la bouche d'un prophète (Actes 13.2) : « Mettez à part Paul et Barnabas, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelé ». Ainsi, envoyé par le Seigneur, Paul et Barnabas, après avoir reçu l'imposition des mains de leurs frères, s'embarquèrent pour l'île de Chypre afin d'y porter l'Évangile. Le texte précise : « Ils avaient Jean-Marc avec eux » (Actes 13.5).

Marc s'occupait probablement des détails matériels du voyage, des formalités, des rendez-vous, peut-être même des baptêmes. Une tâche de diacre en quelque sorte. Paul suggère qu'il ne baptisait pas lui-même les nouveaux convertis (1 Corinthiens 1.14-16).

Quittant Chypre, les missionnaires d'orientèrent vers le continent. C'est en Asie Mineure, dans la ville de Perge (ou Pergé), (actuellement en Turquie), qu'ils débarquèrent. A ce moment, Marc quitta ses deux compagnons et retourna à Jérusalem (Actes 13.13).

L'auteur des Actes des Apôtres ne donne aucune explication à propos de ce rapide départ de Marc, en dehors du fait que « Paul et Barnabas eurent à son sujet un vif dissentiments ». L'incident dû être fort, tout de même, car les deux hommes finalement se séparèrent aussi.

Barnabas ayant rappelé Marc, continua avec son jeune cousin, le travail à Chypre, son pays d'origine (Actes 4.36), tandis que Paul s'engageait dans un second voyage missionnaire,

vers la Syrie et la Cilicie. Paul emmenait un nouveau compagnon : Silas, auquel devait bientôt s'adjoindre Timothée (Actes 15.40 et 16.3).

En mission

D'après un document très ancien, Barnabas serait mort en martyr, lapidé par les Juifs de l'île de Chypre, dans la ville de Salamine où il annonçait la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Marc aurait alors gagné l'Égypte pour y annoncer le Christ, en particulier dans la grande ville d'Alexandrie. Ces faits sont rapportés par des hommes tout à fait sérieux comme Eusèbe de Césarée ou Jérôme. Pendant quelques années, Marc ce serait dépensé sans compter pour ce champ missionnaire auquel il resta très attaché.

A partir de ce moment, il devient difficile de retracer son itinéraire.

Lorsqu'il écrit aux Colossiens, Paul est en prison à Rome pour sa foi. Il semble faire appel à Marc pour visiter l'Église de Colosse. En tout cas, il le recommande chaleureusement aux chrétiens de cette ville qui doivent l'accueillir. (Colossiens 4.10). Le billet à Philémon confirme cet appel (Philémon 24).

Cela prouve au moins que le vieil incident de Perge était clos. Non seulement Paul recommande Marc aux chrétiens de la vallée du Lycus qui se souvenait peut-être l'incident de la première mission dans une région proche, mais encore Paul précise avec insistance que Marc est un des trois frères qui l'on soutenu dans sa captivité. Son ancien « aide » est devenu « un compagnon de travail », un collaborateur. Cette réconciliation totale ne pouvait que les honorer l'un et l'autre.

Marc revint donc en Asie Mineure. Dans sa seconde lettre à Timothée écrite de Rome au cours de sa seconde captivité, Paul invite Timothée à venir le rejoindre, « en amenant Marc qui est fort utile pour le ministère » (2 Timothée 4.11). Marc apparaît donc comme un homme solide dans la foi, un homme sur lequel on peut compter.

Bien que la Bible n'en dise rien, il est très possible que Paul et Marc se soient revus à Rome.

Si on se réfère aux auteurs chrétiens de l'antiquité, c'est à ce moment ou peu après que Marc retrouva Pierre, le vieil ami de sa mère. Marc avait souvent vu le grand apôtre lorsque les disciples se rassemblaient à Jérusalem dans la maison de Marie. Pierre avait certainement gardé une affection profonde pour Marc qu'il nome « son fils » (1 Pierre 5.13). Peut-être est-ce lui qui l'avait amené à la foi ? En tout cas, il est certain qu'un lien profond unissait les deux hommes.

L'Évangile selon Marc

Selon les écrits anciens, c'est à cette époque, peu avant le martyr de Pierre qui eut lieu à Rome, sous l'empereur Néron, dans les années 68, qu'il faut situer la rédaction de l'Évangile de Marc.

Nous devons le premier témoignage à Papias, Evêque de la ville d'Hiérapolis en Phrygie dans les années 130. Papias, selon Irénée, avait été auditeur de l'apôtre Jean. Eusèbe de Césarée, dans son « Histoire de l'Église » nous a conservé, extrait d'un ouvrage perdu de Papias, une note importante relative à l'auteur du second Évangile. Voici la note de Papias :

« Marc était l'interprète de Pierre. Il écrivit exactement, mais sans ordre, tout ce qu'il se rappelait des paroles et des actions du Seigneur, car il n'avait lui-même ni entendu, ni accompagné le Seigneur.

Plus tard, comme je l'ai dit, il a suivi Pierre. Ce dernier donnait ses enseignements selon les besoins, sans se soucier d'établir une liaison entre les sentences du Seigneur ; Marc ne se trompa point en écrivant. Il ne se préoccupait que d'une chose : Ne rien omettre de ce qu'il avait entendu de la bouche de Pierre, et de ne rien dire d'inexact ».

Clément d'Alexandrie, vers l'an 200, dit que « pendant que Pierre prêchait et expliquait l'Évangile par l'Esprit, ses nombreux auditeurs demandèrent à Marc qui le suivait fidèlement, de mettre par écrit ce que disait dit Pierre ».

Origène déclare avant 250 : « Marc, que Pierre appelle *son fils*, écrivit son Évangile sur les instructions de l'apôtre ».

Tertullien et Jérôme, au 4^e siècle, confirment ces témoignages. Ainsi l'origine de l'Évangile de Marc est bien établie.

C'est en langue grecque que Marc écrivit. Mais au dire des spécialistes, sa langue maternelle, l'araméen, transparait dans son style.

Beaucoup pensent que Marc devait avoir en main le texte araméen de Matthieu, qui servit probablement de base aux trois Évangiles synoptiques... ce qui expliquerait les similitudes que l'on rencontre chez les trois auteurs. Laissons, encore une fois, aux érudits le soin de débattre ces questions techniques assez complexes.

Alexandrie

Ensuite, Marc regagna l'Égypte et reprit son ministère dans la ville d'Alexandrie. Le nombre des chrétiens croissait de jour en jour. Cela irritait les païens contre Marc qui était venu renverser le culte des faux dieux... et les profits personnels qui s'y rattachaient. Marc dû se retirer à Cyrène où il demeura deux années. Puis, il revint à Alexandrie.

La haine des païens ne s'était pas éteinte.

S'il faut croire la chronique d'Alexandrie, un certain dimanche matin, pendant le Culte, une horde de païens déchaînés vint se saisir de Marc. Ils lui passèrent une corde au cou et le traînèrent dans la ville pendant tout le jour.

Certains voulaient précipiter son corps sur les rochers escarpés de la côte, mais cela ne se fit pas.

Le soir, Marc fut jeté sans ménagement dans un cachot. Pendant la nuit, il aurait eut la vision d'un ange venu le reconforter. Le lendemain, il fut brutalement traîné de nouveau par les rues de la ville, jusqu'à ce qu'il succombe à ce supplice. De vieux textes disent qu'on brûla son corps après sa mort.

Si l'historicité de quelques points de détail est discutable, l'ensemble du témoignage rendu à Marc demeure impressionnant. Sans aucun doute l'Esprit de Dieu a saisi cet homme. Il fut conduit, guidé, inspiré pour nous offrir cette vivante parole qui, inépuisable, demeure une extraordinaire source de vie.

L'Évangile

L'Évangile de Marc est le plus court des quatre. Il est le plus concis, le plus condensé. C'est souvent par le texte de Marc que commencent ceux qui abordent l'Évangile pour la première fois. Il est pourtant loin d'être un Évangile au rabais ! Le terme « aussitôt » qui revient plus de quarante fois dans le texte, semble vouloir nous faire passer rapidement d'un fait à un autre.

Sous son vocabulaire simple, parfois rugueux (cela est très sensible dans le texte grec original), cet Evangile révèle des trésors extraordinaires et un message qui peut bouculer nos vies.

Marc insiste beaucoup sur la tendresse de Jésus, sur sa douceur. Il s'applique à souligner quelques mots en araméen que Pierre aimait citer : « Talitha Koumi » (5.41) ; « Ephphata » (7.34) ; « Eloï Eloï lama sabachtani » (15.34).

Il montre aussi avec insistance combien Jésus était immergé dans la condition humaine. Il peine, il a compassion des foules, il connaît l'angoisse... autant de traits qui révèlent sa profonde humanité. Très attaché à l'autorité du Christ, Marc nous offre un Evangile simple, mais solide comme un roc... Un petit livre au service d'une cause immense... éternelle.

Et maintenant, bonne lecture... de l'Evangile de Marc.

Luc

Ephèse

Un navire lourdement chargé de marchandises vient d'accoster près des quais du port d'Ephèse. Un homme descend. C'est Luc, le médecin.

Le trafic est intense. Ephèse est un centre de première importance.

Si l'on excepte le vieux port avec le dédale de ses ruelles sombres et malpropres, Ephèse est à cette époque une cité magnifique. Elle s'enorgueillit d'un cirque et d'un théâtre de 25000 places, des monuments, des arcs de triomphe, des avenues splendides.

C'est l'une des capitales les plus riches du monde Romain, un des ports de commerce les plus actifs.

Ses entrepôts sont vastes.

Dans une riante et fertile vallée, au milieu d'étangs peuplés de cygnes, encadrée par de hautes montagnes et s'ouvrant largement à l'Ouest sur la mer, adossée au mont qui la domine et qui lui assure un point fortifié, Ephèse s'étale comme une reine.

A cette heure de la journée, une foule bigarrée déambule bruyamment dans les rues de la blanche cité baignée de soleil. Là, devant son étal, un marchand vante la qualité de ses produits. Ici quatre esclaves presque nus, conduits par un intendant, portent une riche litière : sans doute un notable qui se rend à ses affaires...

Luc s'avance dans cette foule. Il semble bien savoir où il va. Luc est venu plusieurs fois à Ephèse, notamment avec Paul et quelques compagnons pour y porter l'Evangile.

Il a gardé de ce temps là, de bien précieux souvenirs... Même s'ils furent parfois douloureux !

Ses pas le conduisent maintenant devant le célèbre temple dédié à la déesse Artémis (La Diane des Ephésiens) un des hauts lieux du paganisme.

A cet égard, Ephèse est une ville « sainte » un peu comme La Mecque pour l'Islam aujourd'hui. On y vient de loin. Toutes les provinces d'Asie ont contribué à sa construction, et il a fallu 200 ans pour la terminer ! Le sanctuaire est grandiose. Une des merveilles du monde dit-on. Un bijou d'architecture sous une forêt de colonnes majestueuses.

Luc ne s'arrête pas. Il sait que toute cette splendeur n'abrite que la corruption et la débauche.

Au fond de lui-même il prie intensément.

Poursuivant son chemin, il arrive un peu à l'écart, devant une modeste demeure.

C'est la maison dans laquelle habite Jean, l'apôtre bien aimé. Luc est venu lui rendre visite.

Il souhaitait aussi rencontrer Marie, la mère de Jésus, maintenant âgée...

On sait que sur la croix, Jésus a confié sa mère à son fidèle disciple, et qu'à partir de ce moment, le disciple la prit chez lui (Jean 19.26-27). C'est là qu'elle mourra.

Sur la pression de ses amis, et plus encore, poussé par l'Esprit, Luc vient de décider à son tour d'écrire un récit sur les événements relatifs à la vie de Jésus et à l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Un nouvel Evangile...

Luc commence donc par entreprendre des recherches sur toutes ces choses (Luc 1.3) : rencontrer les témoins en particulier, car Luc n'a pas connu personnellement le Seigneur.

Qui mieux que Marie pourrait lui parler des circonstances extraordinaires qui entourèrent la naissance du Fils de Dieu ! Marie a gardé tous ces précieux souvenirs bien vivants dans son cœur (Luc 2.51).

Pour être fidèle, Luc sent qu'il doit puiser aux sources. L'inspiration divine n'exclut pas le travail humain. C'est à travers l'effort de l'homme que l'Esprit se manifeste.

Evidemment, aucun document ne vient confirmer ces lignes qui relèvent seulement de l'imaginaire.

Il semble cependant historiquement très probable que Luc ait rencontré la mère de Jésus et que celle-ci lui ait confié ses précieux souvenirs. Les pères disent aussi que Marie de Magdala séjourna longuement à Ephèse ou elle s'éteignit.

Il est cependant possible, selon certains témoignages anciens, que l'entrevue entre Luc et Marie soit à situer en Palestine, avant que Jean ne vienne à Ephèse.

Peut-être serait-ce d'ailleurs plus conforme aux datations traditionnelles de l'œuvre littéraire de Luc... encore que ? De toute façon ces détails de lieux et de dates n'ont qu'une importance relative.

L'œuvre de Luc, réalisée sous la pleine inspiration de l'Esprit Saint, dépasse assurément toutes ces contingences.

Quant à nous, il faut le dire, si nous nous intéressons à l'auteur de l'Evangile, c'est essentiellement dans le but de mieux vivre le message qu'il transmet et dont il rend un fidèle témoignage.

Un nom plutôt rare à l'époque

Unanimement, l'Eglise primitive a attribué le troisième Evangile et les Actes des apôtres à un certain Loukas, nom que nous connaissons mieux sous sa forme française : Luc.

Loukas, était un nom relativement rare à l'époque. On l'a cependant retrouvé sur quelques inscriptions anciennes. On s'interroge pour en déterminer l'origine.

Certains pensent que Loukas est une forme abrégée de Loukanos venant du latin Lucanus. On appelait ainsi les habitants de la province de Lucanie en Italie du sud. Mais cela ne prouve pas bien sûr que Luc soit originaire de cette région.

A l'appui de cette thèse, on a retrouvé dans la ville d'Arles un sarcophage qui date du cinquième siècle qui porte en latin les noms des quatre évangélistes : Matteus, Marcus, Lucanus et Ioannès.

D'autres croient plutôt que *Luc* est plutôt apparenté à un prénom connu : *Lucius*. Sur ce détail, nous laisserons une fois encore la porte ouverte aux chercheurs.

Luc, grec et médecin

Luc était grec. Peut-être comme Paul, était-il aussi citoyen romain. Son nom gréco latin pourrait selon des historiens, confirmer l'hypothèse souvent retenue, selon laquelle Luc aurait été un ancien esclave affranchi... grâce à l'intervention de son protecteur Théophile, auquel il dédiera son œuvre littéraire.

A cette époque beaucoup d'esclaves reçurent leur affranchissement. L'art médical était fort apprécié des empereurs. César accorda la distinction de « citoyen romain » à tous les médecins de la ville. Or Luc était médecin (Colossiens 4.4). Il convient cependant de ne pas être trop affirmatif sur ce sujet.

Le nom de Luc apparaît seulement trois fois dans le Nouveau Testament. Cela est suffisant pour affirmer que Luc était un compagnon de service de Paul.

Si Luc n'est pas nommé directement dans le livre des Actes, on retrouve cependant sa trace discrète dans de nombreux passages.

A partir du chapitre 16.10, l'auteur des Actes va s'incorporer à l'équipe missionnaire que dirigeait Paul. Le récit est rédigé à la première personne du pluriel. Le *nous* implique la présence personnelle de celui qui rapporte les événements. Ce détail est très intéressant car il permet de reconstituer quelques unes des époques les plus importantes de la carrière de Luc.

Le changement de personne dans le texte, l'absence du *nous*, montre que de temps à autre Luc n'a pas suivi Paul. Sans doute était-il occupé » à d'autres tâches.

Par exemple, lors de l'incident de Philippes (Actes 16.19), il semble que Paul était seulement accompagné de Silas. Luc ne paraît pas avoir partagé le mauvais traitement des deux hommes.

Il n'est pas question de lui pendant un certain temps, puis on le retrouve plus tard à Philippes, au retour de la troisième mission.

De nouveau le récit est à la première personne du pluriel (Actes 20.6). Certains pensent que Luc a pu séjourner à Philippes pour y poursuivre la formation de l'Eglise.

On peut ainsi trouver dans le récit des Actes des apôtres, un véritable journal de voyage de Paul... et de Luc.

On a relativement peu de renseignements de la part des anciens sur la vie de Luc. Les quelques éléments fragmentaires qui nous sont parvenus, ne permettent pas de le situer parfaitement. On aimerait savoir où et comment Luc et Paul se sont rencontrés ?

Luc s'est-il converti par le ministère de Paul ? Quel est son pays d'origine ? Où a-t-il fait ses études de médecine ? Le témoin s'efface devant le témoignage. C'est sans doute mieux ainsi.

A partir des quelques éléments disponibles, les historiens semblent retenir deux pistes possibles quant au pays d'origine de Luc.

La première fois que Luc apparaît dans les Actes, c'est dans la ville de Troas (Troie) (Actes 16.10) Lorsque Paul eut la vision d'un macédonien qui le suppliait de se rendre en Grèce pour y annoncer l'Évangile, Luc s'embarqua avec Paul jusqu'à Philippes où il demeura semble-t-il, laissant Paul et Silas poursuivre leur route. Nous en avons parlé.

Plus tard, c'est encore à Philippes que Luc retrouva Paul lors d'un nouveau voyage, et c'est de cette ville qu'il repartira avec lui.

Quelques indices, dont le fait que Luc connaissait à Philippes un lieu de prière au bord d'une rivière (Actes 16.13), semble suffisant pour que certains supposent Luc originaire de Philippes.

Il aurait été Macédonien. Renan était de cet avis.

Un auteur (Ramsay) a proposé une hypothèse plus ingénieuse encore : On sait que Paul, au cours de ses voyages était quelques fois malade (Galates 4.13 ; 2 Corinthiens 12.17). En arrivant à Troas au terme d'un itinéraire mouvementé, il consulte un médecin : Luc. Esprit ouvert, celui-ci est gagné aussitôt par le message apostolique... en admettant qu'il ne fut pas déjà chrétien. Luc alors souhaite et demande ce message pour son pays : la Macédoine. Et voici que dans un songe, Paul voit « un Macédonien » qui l'appelle au secours. Paul reconnaît que cet homme est Macédonien... parce qu'il le connaît personnellement : C'est Luc (dit Ramsay). Dieu confirme donc ainsi l'appel de Luc dans le cœur de Paul.

Une version ancienne de la Bible, la Pechitto, traduit Actes 16.9 ainsi : « Passes en Macédoine et viens *me* secourir » Etonnant !

Après cette vision de Paul, « nous cherchâmes, (c'est le premier *nous* de Luc), à partir pour la Macédoine, convaincus que Dieu nous y appelait pour porter l'Évangile » (Actes 16.10).

Il faut reconnaître qu'aucun document ne confirme cette hypothèse, pourtant intéressante.

La seconde piste est une vieille tradition qui situe les origines de Luc du côté de la ville d'Antioche... encore que les textes dont on dispose ne soient pas très explicites.

Eusèbe écrit : « Luc étant par sa famille de ceux qui sont d'Antioche ». Plus tard Jérôme parle de « Luc le médecin d'Antioche ». Isidore, un historien du septième siècle dit : « Luc, Syrien, Antiochien de nationalité et médecin de profession » Mais d'où tenait-il ses sources ?

On a souvent pensé à Antioche à cause d'un pasteur de cette ville qui fut célèbre et qui s'appelait Théophile. Or on sait que Luc a dédié son œuvre littéraire à un certain Théophile, un nom qui veut dire « ami de Dieu ». Mais le rapprochement ne peut correspondre, car Théophile d'Antioche est mort en l'an 182... et Luc ne peut donc pas l'avoir connu !

Enfin on a pensé que Luc aurait pu connaître Paul à Tarse, la ville natale de Paul, car il existait dans cette ville une célèbre école de médecine. Mais une fois encore cela reste incertain car la science médicale était en honneur dans bien d'autres cités de la culture hellénique.

Luc écrit son Evangile

On admet généralement que c'est pendant la période de deux années où Paul fut incarcéré à Césarée que Luc écrivit son Evangile. Césarée se trouvant à peu de distance de Jérusalem (à peine 100 Km) il lui était relativement facile de rencontrer des témoins directs, des gens qui avaient personnellement connu Jésus, qui avaient vécu avec lui et qui pouvaient donner les informations dont il avait besoin. On situe cette incarcération de Paul à Césarée dans les années 59 ou 60.

Ensuite, nous l'avons dit, Luc accompagna Paul lorsqu'il fut envoyé à Rome devant le tribunal impérial. C'est probablement à Rome, pendant la détention assez souple de Paul, que Luc écrivit les Actes des apôtres, le second volet de son œuvre.

Ces quelques indices permettent de dater approximativement les écrits de Luc.

D'après la tradition, Luc écrivit après Marc. Il connaissait probablement son Evangile. L'influence de Paul apparaît clairement dans les écrits de Luc. Cela implique que Luc, avant d'entreprendre son Evangile, ait vécu pendant un certain temps auprès de l'apôtre des Gentils.

Or Luc semble n'avoir rencontré Paul qu'à Troas vers l'an 50, et il ne l'a vraiment fréquenté qu'à partir du troisième voyage missionnaire, soit vers 56, 57. De plus, le prologue du troisième Evangile fait allusion à des biographies du Seigneur (Matthieu et Marc) déjà existantes. Nous savons que l'Evangile de Luc est antérieur aux Actes des apôtres.

Mais le livre des Actes ne peut guère avoir été écrit après 63, 64. On n'expliquerait pas bien alors la finale abrupte du livre et pourquoi la libération de Paul n'y est pas racontée !

S'il la connaissait, on ne voit pas pourquoi l'auteur n'aurait pas parlé de la conclusion du procès de Paul devant César...

Et l'homme ?

D'après Victor de Capoue, un auteur du cinquième siècle, Luc serait resté célibataire. Il aurait consacré le reste de sa vie à évangéliser la Grèce, pays où il serait mort martyr vers l'âge de 80 ans ? Malheureusement nous n'avons aucune possibilité de vérifier ces informations... plutôt tardives.

Même si nous ne connaissons finalement que peu de choses sur la vie privée de Luc, nous découvrons à travers ses œuvres, une personnalité très attachante. Grec de race et d'éducation, notre évangéliste joint la conscience du narrateur, la sympathie de l'artiste, l'objectivité de l'historien, la chaleur d'une âme largement ouverte à tout ce qui est humain... et divin.

Luc a le goût de la précision, sans s'y perdre. Parle-t-il d'institution, de géographie, de navigation... ou de médecine, il se montre informé sans étaler une vaine science. Raconte-t-il un fait, il est moins préoccupé d'en décrire le détail que d'en dégager la portée universelle, le message. Il est théologien plus que reporter. Derrière les choses il voit les idées. Il écrit pour que chacun « entende » la parole de Dieu.

Il s'exprime dans une langue sereine, élégante dans sa simplicité. Héritier de la grande civilisation hellénique, Luc en a la fierté, dans le bon sens du mot, mais il n'a pas pour autant fermé les yeux sur les misères qui accompagnaient cette brillante culture.

Il aurait pu chercher la réponse des sages et des philosophes. Il fit infiniment mieux : Il devint le compagnon de Paul qui le guida dans une relation personnelle avec le Christ, la lumière infinie qui éclaire le monde.

Sans doute n'est-ce pas par Paul qu'il se convertit au christianisme car jamais Paul ne l'appelle « son fils » selon l'habitude qu'il avait de désigner ainsi ceux dont il avait éveillé le cœur à la foi.

Luc a probablement entendu la Bonne Nouvelle de la bouche de quelques disciples anonymes. Très tôt en effet des hommes partirent, selon l'ordre du Maître, porter le message de la vie à toute créatures.

Mais il ne fait aucun doute que son contact avec Paul lui a laissé une profonde impression et l'a aidé grandement à découvrir le Dieu d'amour dont il parlera avec tant de chaleur dans ses écrits, qui demeurent aujourd'hui encore, et plus que jamais, source de paix, source d'abondance, et qui tracent dans notre monde bien sombre, un merveilleux chemin de lumière.

En route pour une bonne lecture de l'Évangile de Luc.

Jean

La Galilée est la partie de la Palestine la plus renommée pour la fertilité de son sol et la variété de ses sites. Toutes les beautés de la nature sont réunies dans ce petit coin de terre dont la superficie représente environ la moitié d'un département français.

La Galilée a ses plateaux élevés, ses plaines, ses collines, ses montages, ses gorges sauvages, ses fraîches vallées, des sources sans nombre, un fleuve chargé d'histoire... Elle possède même une petite mer intérieure. (En fait il s'agit d'un grand lac, que les autochtones n'hésitent pas à appeler, un peu pompeusement, « la Mer »)

A l'époque des Évangiles, l'historien Josèphe appelait la Galilée : « le grenier à blé ».

Des forêts de chênes et de pins couvraient les montagnes, les bois d'oliviers alternaient avec de vastes prairies et des champs cultivés. La terre était fertile.

De nombreuses villas s'épanouissaient aux environs du lac, sous les palmiers et jusque sur les collines, au milieu des figuiers, des oliviers et des vignes... qui donnaient un vin généreux et apprécié.

Les grandes routes commerciales reliaient les principales villes du littoral : Ptolémaïs, Tyr, Sidon, à Damas et à la Mésopotamie. Ces routes traversaient la Galilée et lui donnaient une grande animation.

Aux temps évangéliques, la Galilée comportait une quinzaine de villes fortifiées, plus de deux cents villages ou bourgades, et un grand nombre d'habitants.

Les Galiléens étaient des hommes forts et braves, épris de liberté... mais un peu turbulents parfois. Leurs aïeux de Zébulon et de Nephtali, s'étaient magnifiquement distingués dans la conquête du pays de Canaan au temps des juges (Juges 4.5). De vieux récits populaires racontaient encore en termes lyriques, leurs exploits flamboyants.

Cependant, malgré ses souvenirs héroïques et son remarquable élan patriotique, la Galilée qui n'avait ni docteur [religieux] ni école [rabbinique], n'obtint aucune considération en ses

temps où dominaient le légalisme et le formalisme religieux. Seuls les maîtres et les scribes de la capitale avaient crédit !

Jérusalem et toute la Judée, vers le sud, dédaignaient les Galiléens qui leur semblaient incultes, ignorants. Même leur accent « du nord » était tourné en dérision !

Pourtant ce petit peuple valait mieux que sa réputation. Le voisinage des Gentils (des non Juifs) qui altéra vite la croyance et la race des Samaritains, n'avait pas entamé la solide fidélité des Galiléens. La Galilée, malgré les nombreux païens qui l'habitaient, était restée foncièrement juive.

Comme le montre la Bible, l'Éternel aime particulièrement et choisit en premier ceux que l'orgueil humain méprise et repousse. Les petits, les humbles. « Heureux les pauvres » dit l'Évangile.

C'est la Galilée et non la Judée qui aura la primeur de la Bonne Nouvelle, l'annonce du Royaume de Dieu ! Ce sont les paysans et les pêcheurs de son lac, les douaniers de ses ports et de ses routes, qui seront les premiers instruments de Dieu au service de l'Évangile !

Jean

C'est donc dans cette belle province de Galilée, que vint au monde Jean, l'auteur du quatrième Évangile, de trois Épîtres et de l'étrange livre de l'Apocalypse.

Jean vient du grec *Ioannès*, transcription de l'hébreu *Yoanan* ou mieux *yokanaan* qui signifie « L'Éternel fait grâce ». Encore un nom riche de signification et d'espérance et qui à l'époque, était largement porté en terre d'Israël. Il exprimait une belle profession de foi.

Les parents de Jean vivaient sans doute dans l'un des petits villages qui bordaient le lac, proche de Capernaüm, à moins que ce ne soit à Capernaüm. On sait que son père s'appelait Zébédée et sa mère Salomé.

Zébédée dirigeait une entreprise de pêche. Peut-être possédait-il plusieurs barques et quelques ouvriers avant que ses fils, Jacques et Jean, partagent son travail. Sans être riche, la famille était à l'aise. Tout le monde n'était pas « patron pêcheur » !

L'Évangile note que Salomé avec quelques autres femmes, suivaient Jésus et ses disciples et « les assistaient de leurs biens » (Marc 15.40 et Luc 8.3).

On ne sait rien de précis sur l'enfance de Jean, mais il est certain qu'il fut très tôt imprégné de cette ambiance, de ces odeurs de barques, de filets, de poissons qui étaient le cœur de la vie familiale.

Enfant, de nombreuses fois il a dû observer son père et ses compagnons jeter le filet d'un geste large, formant un vaste cercle, ample et gracieux, le geste ancestral que font encore les pêcheurs du lac. Jean dû voir frétiller dans les mailles, des poissons argentés du lac dont les eaux sont très poissonneuses. Il dû entendre les chants traditionnels qui scandaient le mouvement des rames lorsque les barques rentraient au port... tout une époque !

Sans doute a-t-il accompagné sa mère ou quelques servantes lorsqu'on portait au marché les grands paniers de poissons frais. Et il est probable, que dès qu'il fut en âge de le faire, il intégra la corporation des gens de la pêche.

C'était un travail rude, dangereux parfois. On pêchait beaucoup la nuit, et à certaines saisons, des orages soudains agitaient avec violence les eaux profondes du grand lac. Les

naufrages n'étaient pas rares. En explorant le fond du lac, on a retrouvé bon nombre de carcasses de ces barques englouties. On en a notamment remonté une en assez bon état de conservation.

Qui sait si cette barque retrouvée, exposée aujourd'hui dans un musée, n'est pas l'une de celles sur lesquelles Jean est monté ? C'est en tout cas avec émotion que l'on évoque ce détail.

Une éducation religieuse

Il est probable que dans son enfance, Jean reçut une éducation religieuse et qu'il fréquenta la synagogue. Sans doute, un rabbi lui aura raconté l'histoire de son peuple, de ses relations avec le Dieu Eternel et Tout Puissant ; il lui aura fait réciter par cœur, en scandant les mots par des balancements du corps, les textes de la Thora (la Loi de Moïse), des Prophètes ou des Psaumes.

C'est probablement à cette école que Jean aura fait ses premiers exercices de lecture.

On aime à penser que Jean a dû s'éveiller assez tôt à ce grand besoin intérieur de spiritualité, à la réalité profonde de son être, disons à cette soif de Dieu, qui seule donne un sens à la vie et aux choses d'ici bas.

Un jour, un bruit parvint au village : Un prophète, un certain Jean, qu'on surnommait « le Baptiste », s'adressait aux foules sur les bords du Jourdain. On venait de loin pour l'écouter.

Il invitait chacun à se tourner vers Dieu et à préparer dans son cœur la prochaine venue du Messie. Une ère nouvelle commence disait le Baptiste. En signe de purification, de régénération, et de préparation, chacun doit être « baptisé », c'est-à-dire immergé rituellement dans l'eau du fleuve.

Jacques et Jean, les deux frères, délaissèrent alors la pêche, au moins pour un temps, pour entendre cet homme du désert et voir les choses de plus près. A leurs yeux rien n'était plus important.

Ils descendirent donc en Judée pour rencontrer l'homme qui parlait au nom de l'Eternel.

La soif de Dieu

Jacques et Jean furent certainement bouleversés en entendant le fougueux message du Baptiste. Il annonçait la venue prochaine du Messie, l'envoyé de Dieu, le Sauveur, qui devait libérer Israël et instaurer le Royaume de Dieu parmi les hommes. « Je ne suis pas moi-même le Messie, disait-il, cependant il est déjà là, au milieu de vous. Vous ne le connaissez pas encore, mais il vient après moi et je ne suis pas digne de délier les lacets de ses sandales » (Jean 1.27).

Jacques et Jean venaient assidûment écouter le Prophète, « la voix qui crie dans le désert », comme il se définissait lui-même (Jean 1.23). Ils buvaient ses paroles.

Ils devinrent bientôt de ses disciples.

C'est alors que Jésus de Nazareth se présenta devant Jean Baptiste, pour être baptisé par Lui. On ignore si les deux hommes s'étaient déjà rencontrés ? Ils étaient cousins. Marie, la mère de Jésus avait pour sœur, Elisabeth, la mère de Jean le Baptiste. Mais l'une vivait en Galilée et l'autre en Judée... et on ne voyageait guère en ce temps là.

Par humilité, Jean ne voulait pas baptiser Jésus. Il lui disait « C'est moi qui ait besoin d'être baptisé par toi ». Mais Jésus le convainquit en lui disant : « Nous devons accomplir ce qui est juste ». Alors Jean immergea Jésus dans les eaux du Jourdain.

La Bible nous dit qu'il y eut, à ce moment précis, une extraordinaire manifestation surnaturelle, que les spécialistes appellent une « théophanie ». L'Éternel révélait que désormais le « ciel était ouvert pour accueillir tous les hommes de bonne volonté » (Matthieu 3.13-17).

Il n'en fallait pas plus à Jacques et à son frères, pour s'attacher aux pas de Jésus (Jean 1.35-39).

Ils le rencontrèrent personnellement. On aimerait savoir ce que Jésus leur a dit en tête à tête. Pourtant, rien de cet entretien n'est venu jusqu'à nous. Ce qui est sûr, c'est que toute leur vie allait être radicalement remise en question.

Jacques, Jean et quelques autres se connaissaient ; Parmi eux se trouvaient Pierre et André, tous Galiléens et pêcheur sur le lac. Ensemble, ils quittèrent la Judée et remontèrent avec Jésus dans leur belle région.

Peu après, ils assistèrent au miracle de Cana dont parle Jean (Jean 3.1-11) De nouveau les cœurs et les consciences furent bouleversés. Mais selon la tradition unanime des trois premiers Evangiles, les hommes reprirent, pour quelques temps au moins, leurs barques et leurs filets... jusqu'à ce que Jésus les invite définitivement à devenir ses disciples ; ce qu'ils acceptèrent sans hésiter. « Ils laissèrent tout et le suivirent » déclarent les Evangiles (Matthieu 4.8-11)

Alors commença vraiment la grande aventure.

Trois ans avec Jésus

C'est pendant les trois années qu'il a suivi Jésus que nous connaissons le mieux la vie de Jean. Lui-même a consigné « ce qu'il a vue et entendu » dans son Evangile. Témoin privilégié, il nous a laissé un récit à la fois historique et mystique, c'est-à-dire relatif à la vie intérieure, d'une profondeur et d'une qualité que tout le monde s'accorde à reconnaître. Jean ne s'est pas contenté de décrire les scènes. Il en dévoile l'esprit, la substance spirituelle. Jean rédige lui aussi son Evangile en théologien et non en simple journaliste !

Pendant trois ans, Jean va donc vivre avec Jésus. Avec lui, il va parcourir les chemins de Palestine, visiter villes et villages, écoutant ses enseignements et découvrant son extraordinaire puissance miraculeuse. Le Rabbi guérissait de très nombreux malades, purifiait les lépreux, rendait la vue aux aveugles, faisait marcher les paralytiques... et plusieurs fois, il redonna la vie aux morts !

Jour après jour, Jean va s'éveiller à des réalités nouvelles, s'épanouir au contact de celui dont ils parlera comme étant « la lumière du monde », comme celui qui illumine nos horizons, ou encore comme la « source d'eau vive » qui étanche toutes nos soifs humaines. « Le dernier jour de la fête, le jour le plus solennel, Jésus se tint devant la foule et lança à pleine voix :

- Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et que celui qui croit en moi boive. Et, comme le dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur » (Jean 7.37-38).

Les Evangiles sont naturellement orientés vers Jésus. Les disciples n'y sont nommés que dans leur relation avec le Rabbi. Cela est pourtant suffisant pour que se révèlent quelques traits saillants de leur personnalité ou de leur expérience personnelle.

Il suffit de relire les Evangiles pour s'en convaincre.

Jean fut le seul disciple qui suivit Jésus jusqu'au bout, jusqu'au pied de la croix. Quelques femmes étaient avec lui : Marie de Magdala, Marie la mère de Jacques et de Joseph, et Salomé la mère des fils de Zébédée c'est-à-dire la mère de Jacques et de Jean (Matthieu 27.56).

On sait qu'à cet instant suprême Jésus s'adressa personnellement à Jean. Ce fut pour lui confier Marie, sa propre mère. L'Evangile précise : « Dès ce moment, le disciple l'accueillit dans sa maison » (Jean 19.27).

Lorsqu'il parle de lui, Jean ne se désigne jamais par son nom. Il emploie une expression assez particulière : « Le disciple que Jésus aimait » ! On retrouve cela cinq fois dans son texte. On s'est beaucoup interrogé sur le sens de cette expression. Faut-il penser que Jésus et Jean, avaient une affinité qui n'existait pas avec les autres apôtres ? En fait, sans minimiser l'attachement de Jésus pour chacun des autres, Jean exprimait seulement et simplement ce qu'il vivait lui-même. Il se sentait aimé de Jésus. C'était là tout son bonheur. Il ne pouvait pas le taire ! Dieu nous aime. Il y a quelque chose de très fort dans cette affirmation. Chacun de nous devrait se considérer comme « celui que Dieu aime, celui que Jésus aime ». Cette prise de conscience de l'amour de Dieu pour nous peut bouleverser notre vie... comme elle a bouleversé la vie de Jean.

Jean est considéré comme « l'apôtre de l'amour ». Pour en arriver là, il lui a certaine fallut dompter sa nature fougueuse, impétueuse, intolérante, et sans doute violente. L'Evangile en rend témoignage. Lorsque Jésus appela Jacques et Jean à le suivre, il leur donna le surnom de *boanergès*, ce qui veut dire « fils du tonnerre » (Marc 3.17) ! Ce surnom correspond sans doute au tempérament naturel des deux hommes.

Fils du tonnerre

Plusieurs incidents rapportés dans les Evangiles confirment cela. Un jour Jean souhaite repousser un homme qui « chasse les démons au nom de Jésus », ce qui lui vaut cette réplique du Rabbi : « Ne l'empêchez pas car qui n'est pas contre nous est avec nous » (Luc 9.49-50).

Un jour Jacques et Jean proposent de faire descendre « le feu du ciel » sur un village de Samaritains qui avaient refusés de les recevoir (Luc 9.51-56).

Une autre fois, soit directement, soit par l'intermédiaire de leur mère, ils revendiquent les places d'honneur auprès de Jésus lors de l'établissement du Royaume ! (Matthieu 20.20-28).

Jésus devra leur dire clairement que l'esprit qui les anime n'est pas celui qu'il veut instaurer au milieu des hommes !

Mais parce que son amour sera plus fort que son orgueil, Jean saura dominer, dépasser sa vieille nature. En lui s'épanouira l'homme nouveau, l'homme selon l'Esprit.

Après la résurrection de Jésus

Dès l'annonce de la résurrection de Jésus, on verra Jean avec Pierre courir vers le tombeau qu'il trouvera... vide. Les linges dont on avait enveloppé le corps étaient sur place, affaissés... comme si le corps de Jésus s'était évaporé ! Un éclair traversa l'esprit de

Jean : « Il crût » est-il écrit. Simple mot lourd de signification. Sa foi entrainait dans une nouvelle dimension.

Il reverra Jésus avec les autres disciples, lors de diverses apparitions du Rabbi en Judée ou en Galilée.

Après l'Ascension et le bouleversement de la Pentecôte à Jérusalem (Actes 2), on le retrouve plusieurs fois en compagnie de Pierre avec lequel il semble associé pour conduire l'Eglise naissante.

Il est à côté de Pierre lorsque celui-ci au nom de Jésus, guérit l'impotent de la belle porte (Actes 3).

Avec lui, il est arrêté et conduit devant le Sanhédrin, le grand conseil d'Israël (Actes 4).

Avec Pierre encore, quelques temps plus tard, il se rend en Samarie pour constater et apprécier l'œuvre d'évangélisation accomplie par Philippe (Actes 8.14).

Jean est toujours là lorsque treize ou quatorze ans après le départ de Jésus, l'Eglise de Jérusalem délibère avec Paul et Barnabas sur les conditions spirituelles à imposer aux païens qui acceptent l'Evangile (Actes 15) ;

Puis l'auteur des Actes va s'intéresser désormais, essentiellement à l'extension de l'Evangile dans le monde et au ministère de Paul parmi les païens.

Lorsqu'il ramène ses lecteurs à Jérusalem, on n'y trouve plus ni Pierre ni Jean !

Ils se sont éloignés à cause de la persécution (Actes 12). C'est Jacques le frère du Seigneur, et non le frère de Jean, qui conduit l'Eglise de Jérusalem.

Jacques, le frère de Jean fils de Zébédée, fut le premier apôtre martyr. Il fut mis à mort par Hérode Agrippa vers l'an 44 (Actes 12.2).

Les traditions de l'Eglise primitive

Nous laisserons ici la Bible qui ne nous dit rien de plus sur l'apôtre Jean. Par contre, les textes de l'Eglise des origines nous apportent encore quelques informations.

On sait par exemple, que Jean s'installa assez tôt dans la ville d'Ephèse en Asie Mineure. Nous en avons déjà parlé. Après le départ de Paul, les florissantes Eglises de cette région se trouvaient dépourvues de conducteur. Jean se serait donc fixé à Ephèse et il y aurait vécu jusqu'aux environs de l'an 100, s'employant aussi longtemps qu'il en eût la force, à visiter les contrées avoisinantes pour y établir des pasteurs et organiser les communautés.

Clément d'Alexandrie nous donne des détails que confirment Jérôme et Tertullien. C'est pendant cette période de sa vie, que Jean, cédant aux instances de ses frères dans la foi, aurait rassemblé ses souvenirs et composé son Evangile, en partie pour compléter et parfois pour préciser le témoignage des synoptiques (Les trois premiers Evangiles), mais aussi pour porter un regard plus intérieur, plus mystique dans le bon sens du terme, sur les paroles et les enseignements du Seigneur.

C'est également à cette époque qu'il aurait écrit ses lettres (Epîtres) dans lesquelles on sent l'apôtre préoccupé et luttant contre une hérésie qui grandissait alors et qui détournait bien des âmes de la vraie foi : le gnosticisme, un mélange de christianisme et de doctrines païennes ésotériques. La gnose fut une grande séduction pour les croyants de ce temps là. On trouve des résurgences gnostiques tout au long des siècles.

La gnose est encore vivace aujourd'hui, notamment dans les théories du New age. Elle diffuse une doctrine syncrétiste, teintée d'ésotérisme et de christianisme où l'on trouve le meilleur et le pire.

L'empereur Domitien déclara la guerre à l'Eglise. Jean fut arrêté et conduit à Rome pour y être supplicié. Plongé dans de l'huile bouillante, il en serait ressorti sans le moindre mal, plus fort et plus vigoureux, malgré son âge. C'est Tertullien qui raconte ce fait, mais beaucoup aujourd'hui le tiennent pour légendaire.

Ce qui est sûr, c'est que Jean fut déporté dans l'île de Pathmos (ou Patmos) en mer Egée.

Dans ces lieux arides et sauvages, Dieu lui accorda une extraordinaire vision qui l'amena à écrire l'Apocalypse ou Révélation dans une forme littéraire très particulière et sans équivalent moderne. Brossant successivement de fantastiques tableaux dans lesquelles les images et les symboles se multiplient, Jean proclame avec force la victoire finale, le triomphe du Christ sur toutes les forces du mal, et la venue d'un monde nouveau. On a dit avec raison que l'Apocalypse était le livre du Christ vainqueur. Le mal ne dominera pas toujours le monde. La lumière et l'amour triompheront. Telle est la foi inébranlable des chrétiens à travers les siècles.

Jean ne demeura pas deux ans en captivité. Domitien fut assassiné. L'empereur Nerva, son successeur, libéra les exilés. Jean revint à Ephèse. Selon Eusèbe, il devait avoir environ 90 ans.

Il existait au temps d'Irénée, Evêque de Lyon vers l'an 175, des gens qui avaient entendu Polycarpe, disciple de Jean, raconter qu'un jour, alors que Jean se trouvait dans un lieu public, il y aperçu un certain Cérinthe, un hérétique qui faisait beaucoup de mal à l'Eglise contre laquelle il luttait. Jean aurait dit alors à ses amis : « Ici se trouve un ennemi de la vérité, sortons avant que la maison ne s'écroule ».

Les textes anciens racontent encore que Jean, âgé, possédait un petit colombier dans lequel pour le plaisir, il élevait quelques pigeons. Quelqu'un un jour, lui fit remarquer que ce n'était pas très spirituel et qu'il aurait été préférable pour lui de passer ce temps en méditation, en étude ou en prière. Jean aurait alors répondu simplement : « Si tu as un arc pour tirer des flèches, tu ne dois pas le laisser tendu en permanence, car il perdra vite sa souplesse et ne sera plus performant » !

Clément d'Alexandrie rapporte l'histoire touchante d'un jeune homme devenu chef de brigands. L'apôtre alors nonagénaire alla le chercher jusque dans son repaire. Il lui parla du Seigneur et gagna son cœur. Le jeune homme s'orienta alors vers une vie nouvelle au service de Dieu.

Jérôme raconte à son tour que Jean vécut jusqu'à un âge très avancé. Ses jambes ne le portaient plus. Ses disciples devaient le soutenir pour qu'il puisse se rendre aux Assemblées. Il ne pouvait plus faire de long discours, et ne cessait de répéter : « Petits enfants, aimez vous les uns les autres ». Lorsqu'on lui fit remarquer qu'il disait toujours la même chose, il répondit : « Je n'ai rien d'autre à dire, c'est le commandement suprême, c'est tout ce que le Seigneur vous demande ».

Selon Eusèbe, Jean mourut paisiblement à Ephèse la troisième année de l'empereur Trajan. Selon Epiphane, il pouvait avoir 94 ans. D'autres pensent qu'il était plus âgé : 98 ou 99 ans. Certains disent qu'il passa 100 ans...

Il fut enseveli près de la ville d'Ephèse et, toujours selon Eusèbe, plusieurs pères de l'Eglise connaissaient alors le lieu exact de sa sépulture.

Les légendes

Il existe beaucoup de vieux écrits légendaires sur l'apôtre Jean.

L'antiquité n'avait pas, sur la propriété littéraire, les conceptions et la législation contemporaine.

Pour être lu, un auteur obscur n'hésitait pas à attribuer ses propres œuvres à des gens célèbres. Ces écrits, assez abondants, sont qualifiés d'apocryphes c'est-à-dire d'inauthentiques.

Un certain nombre de textes apocryphe plus ou moins tardifs, se réclament de Jean : Un livre sur ses prétendus voyages, un sur ses actes, un livre sur Marie mère de Jésus, etc. Evidemment aucun de ces écrits n'a été confirmé par l'Eglise. Ils ne figurent pas dans le canon des écritures c'est-à-dire la liste officielle des livres reconnus et acceptés par l'ensemble des chrétiens et que l'on trouve dans nos Bibles actuelles.

Voici par exemple ce qu'on trouve dans un écrit apocryphe : « Quelques hérétiques auraient un jour offert à Jean avec l'intention de l'assassiner, un breuvage empoisonné. L'ayant découvert par révélation, l'apôtre s'en remis à la grâce de Dieu ; et miraculeusement, le poison se dissipa sous la forme d'un petit serpent qui sortit de la coupe. Cela explique pourquoi l'apôtre est souvent représenté tenant à la main une coupe de laquelle sort un serpent » !

Nous ne citons ce texte que pour attester l'existence d'une certaine ambiance littéraire dans le cadre des Eglises de ces époques.

Retour sur l'Evangile

Nous ne saurions terminer cette brève esquisse biographique sans évoquer, une fois encore, l'œuvre magistrale de Jean. Son Evangile atteint les plus hauts sommets de la spiritualité. Ce n'est pas en vain qu'on lui a attribué l'aigle comme symbole : l'oiseau majestueux qui plane au dessus des cimes.

De tous les disciples, c'est Jean qui donne de Jésus l'image la plus affective, la plus intime.

Après avoir écouté longuement le Maître, Jean a longuement médité sur les trois bouleversantes années de sa vie passées à ses côtés.

Ce n'est qu'environ 60 ans plus tard dans la chaude ambiance des vivantes et dynamiques communautés chrétiennes d'Asie Mineure, qu'il écrivit.

Le rapprochement des cultures grecques et juives caractérisant alors cette partie du monde explique sans doute la tonalité si profonde, si riche, si caractéristique de son Evangile.

Dans la vie intense de Jésus, dans ses paroles, dans ses actes dont il fut le témoin, Jean fait un choix (Jean 20.30). Avec des mots très simples, il va nous offrir une remarquable approche de la richesse insondable de la personne du Christ et de son enseignement. Sous sa plume, les mots de tous les jours, prennent un relief extraordinaire. L'eau, le pain, la lumière, la vie, la fête, la liberté... tout devient le signe de la présence et de l'action de Dieu au milieu des hommes. Jean veut nous faire partager sa foi. Il veut nous faire entrer à sa suite dans l'intimité du Fils de Dieu. C'est la passion de sa vie. Tout son texte inspiré, vibrant du Souffle de l'Esprit qui l'anime, veut susciter notre adhésion. Jésus le Christ est bien le visage de Dieu parmi les hommes, la réponse de Dieu à tous nos besoins.

Pour amener ses lecteurs à une relation personnelle avec Jésus, Jean rapporte de nombreuses rencontres entre le Christ et des interlocuteurs d'origines diverses. Il entend

ainsi montrer comment Jésus réalise l'espérance de tous les hommes : Les Juifs (3.1-20), les Samaritains (4.1-42), les Païens (12.20-25). Il est à la fois le Messie d'Israël et le Sauveur du monde. « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il a la lumière de la vie » dira-t-il.

Plus que les trois autres évangélistes, Jean parle des relations profondes entre Jésus et Dieu qu'il appelle « son Père » (5.43).

« Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père » (4.34) ; cette expression, sous cette forme ou sous une autre, revient vingt quatre fois dans l'Évangile de Jean. C'est dire combien l'évangéliste insiste sur la mission de Jésus.

Un vaste mouvement se dessine dans cet Évangile. Tout le récit s'articule autour de deux passages clés : Le magistral prologue (1.1-18) qui dévoile la venue de la lumière divine au milieu des hommes, et le second : la prière de Jésus, dite souvent « prière sacerdotale » parce que Jésus intercède comme un prêtre (Jean 17). Cette prière évoque le retour de « la lumière » auprès du Père une fois sa mission accomplie (Jésus est lui-même cette lumière). En un temps de l'histoire de l'humanité, Dieu a parlé aux hommes... par « son Fils ».

La grande nouvelle, c'est que désormais cette lumière éclaire tout homme de bonne volonté et le conduit, s'il le veut, vers le Père.

« La lumière est venue dans le monde, et elle a donné aux hommes le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jean 1.12).

Voilà donc l'ultime testament du disciple que Jésus aimait : « Dieu à tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il possède la vie éternelle » (Jean 3.16). « Voici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé » (Jean 15.12).

Sa passion d'aimer et son combat pour la libération de l'homme, conduiront Jésus à la mort sur la croix, le supplice des esclaves. Voilà le cœur de l'Évangile. Mais cette mort douloureuse, loin d'être un échec, débouche sur le jaillissement de la vie nouvelle qui s'exprime magnifiquement à travers l'évènement de la résurrection (Jean 20). L'amour a vaincu la haine, la vie à vaincu la mort.

Le message s'inscrit désormais en lettres de feu dans le cœur des hommes. La voie est ouverte : « Tout est accompli ».

« Ces choses ont été écrites pour que vous puissiez croire que Jésus est le Christ, et qu'en croyant vous trouviez la vie en son nom » (Jean 20.31)